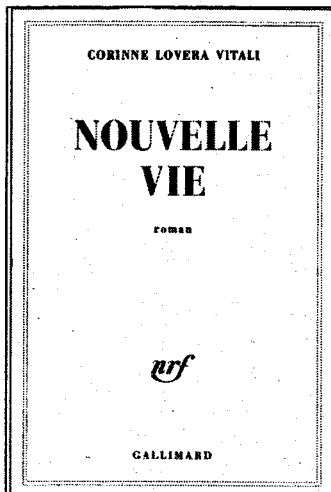


> « NOUVELLE VIE » DE CORINNE LOVERA VITALI

Que raconte Corinne Lovera Vitali dans son second roman ? L'histoire d'amour de ses grands-parents fuyant l'Italie fasciste ? Ou l'histoire de celle qui se raconte cette histoire ?

"Ecrire", dit-elle...

C'est un drôle de livre, plutôt inhabituel sous la couverture blanche et prestigieuse de Gallimard : des chapitres courts, quelques lignes, une page à peine, comme des éclats jetés là sur le blanc, sur le vide, quarante-sept éclats, qu'il faut ramasser pour en faire un livre. Et des phrases éclatées elles aussi, sans toujours de ponctuation à quoi se raccrocher, mais avec un rythme, et avec des mots qui se suivent, qui se cherchent, qui se trouvent pour nouer parfois des alliances bizarres, pas conformes à la norme, des mariages de sons, de sens, de langues même. Mais la voix qui parle a prévenu : "Je fredonne en anglais je chantonne en italien je n'ai aucune ambition de les parler bien, et le français pareil j'en fais une langue étrangère comme je veux." Et la voix en question parle de ce qu'elle fait - elle écrit, et elle dit son écriture à celui qui la lit -, et elle parle aussi de ce qu'elle écrit à son grand-père et à sa grand-mère, à Vasco et à Rosana. Parce que son livre parle d'eux, d'abord, de leur amour naissant, là-bas, dans l'Italie des années 1920, et de ce qu'a été cet amour, de leur corps, de leur sexe, de leurs nuits, et des quatre filles qui en sont nées, dont celle, la petite dernière, qui deviendra sa mère. Ses grands-parents : elle les voit, elle les imagine, elle les fait vivre, se désirer, se marier, s'expatrier pour recommencer, loin du fascisme, une nouvelle vie. Car « Nouvelle vie », dit le titre. Celle de ces êtres qui ont vécu, et qui sont morts



« Je fredonne en anglais je chantonne en italien je n'ai aucune ambition de les parler bien, et le français pareil j'en fais une langue étrangère comme je veux... »

à jamais, et dont elle ne peut que faire revivre l'amour qui a dû les unir, cet amour dont elle est le fruit lointain. Façon alors, en se racontant ceux dont elle est issue, de se raconter soi-même ? Et certes, il y a bien, dans le roman de Corinne Lovera Vitali, plusieurs récits. Celui, le premier et le plus apparent, de cet homme et de cette femme, Vasco et Rosana, qui se sont aimés d'amour fou. Et celui de ce qu'ils ont laissé, transmis, passé à celle qui est de leur chair : cette soif d'aimer, ce goût du bonheur, cette façon de faire du gnocco frito... Mais aussi, derrière la chaleur imaginée de leurs étreintes, le froid de sa propre vie, le froid de l'absence et de l'amour disparu.

Alors, pour redonner corps et âme à cette vie, voici l'écriture. Nouvelle vie : celle que les mots font surgir, celle qui permet par ses éclats jetés sur la page blanche de rassembler ce qui est éparpillé de soi, et qui permet d'affronter la froidure et, superbe moment sur lequel se clôt le quarante-septième et dernier chapitre, de pouvoir vendre enfin au brocanteur qui passe les deux vieux poêles qui ont chauffé les amours de Vasco et de Rosana, et qui en réchaufferont d'autres, après eux, et après celle qui parle, et qui en a fait un livre. « Nouvelle vie », dit le titre. Nouvelle voix, entend-on. <

Jean SERROY
Corinne Lovera Vitali, « Nouvelle vie », Gallimard (125 p., 12,50 €).